

J'ÉTAIS UNE FILLE AUTREFOIS, c'est fini. Je pue. Couverte de croûtes de sang, mon pagne en lambeaux. Mes entrailles, un borbier. Emmenée en trombe à travers cette forêt que j'ai vue, cette première nuit d'effroi, quand mes amies et moi avons été arrachées à l'école.

Le pan pan soudain des coups de feu dans notre dortoir, et les hommes au visage couvert, regard furieux, disant qu'ils sont les soldats venus nous protéger, qu'il y a une insurrection en ville. Nous avons peur, mais nous les croyons. Des filles hébétées sortent du lit, d'autres arrivent de la véranda où elles dormaient parce que c'était une nuit chaude et moite.

Sitôt entendu *Allahu akbar, Allahu akbar*, nous avons su. Ils avaient volé les uniformes de nos soldats pour passer la sécurité. Ils nous ont bombardées de questions – *Où est l'école des garçons, Où garde-t-on le ciment, Où sont les dépôts*. Quand on a dit qu'on ne savait pas, ils sont devenus fous. Puis d'autres ont débarqué, ils n'arrivaient à trouver ni pièces détachées ni essence dans les appentis et le ton est monté.

Pas question pour eux de retourner les mains vides, sans quoi leur commandant serait furieux. Puis, au milieu

des cris, l'un d'eux a dit dans un large sourire, « les filles, ça le fera », et nous avons entendu l'ordre d'aller chercher d'autres camions. Une fille a sorti son portable pour appeler sa mère, mais on le lui a aussitôt saisi. Elle s'est mise à pleurer, d'autres se sont mises à pleurer, suppliant qu'on les laisse rentrer à la maison. L'une s'est agenouillée : « Monsieur, monsieur », ce qui l'a mis en rage, et il a commencé à nous injurier et à nous narguer, nous traitant de tous les noms, de putes et de traînées, qu'on devrait être mariées et qu'on le serait bientôt.

On nous a séparées par groupes de vingt, et il a fallu attendre, bredouillantes, accrochées les unes aux autres, puis l'ordre a été donné d'évacuer le dortoir, sur-le-champ, de tout laisser derrière.

Le chauffeur du premier camion à franchir le portail de l'école avait une arme braquée sur la tête, et il a traversé la petite ville comme un dingue. Il n'y aurait personne pour dire avoir vu passer un camion, à cette heure indue, avec tout plein de filles.

On s'est bientôt retrouvées dans un village à la frontière, débouchant sur une jungle épaisse. Ils ont dit au chauffeur de descendre et, quelques minutes après qu'ils l'ont emmené, on a entendu des tirs nourris.

D'autres chauffeurs sont arrivés, et ils ont discuté frénétiquement pour savoir quelles filles mettre dans quel camion. La terreur nous avait paralysées. La lune que nous avions un temps perdue a reparu très haut dans le ciel, éclairant de ses rayons froids les arbres foncés qui s'étendaient à perte de vue, nous dirigeant vers le cœur de

notre destination. Rien à voir avec la lune qui éclairait le sol du dortoir quand on a ramassé nos habits, mais laissé nos cahiers, nos cartables et nos affaires, comme on nous a dit. J'ai caché mon journal, car c'était mon dernier lien avec la vie.

Mais on n'avait pas perdu espoir. On savait qu'à cette heure les secours devaient être en route, nos parents, nos aînés, nos professeurs, tous à notre poursuite. Par les flancs ouverts du camion, on jette des affaires, qu'ils puissent nous suivre à la trace : peigne, ceinture, mouchoir, bouts de papier avec des noms griffonnés dessus – *Trouvez-nous, trouvez-nous*. Nous chuchotons, essayons de nous donner du courage.

Nous nous enfonçons dans l'épaisseur de la jungle, toutes sortes d'arbres entremêlés, nous enfermant dans leur abominable étreinte. La nature a perdu la boule ici. Le terrain en dessous est si accidenté que même les motards qui nous escortent pour nous empêcher de nous échapper ne cessent de faire des embardées vers les remblais. « Sautons », me dit Rebeka, mais j'hésite. « Mieux vaut mourir qu'être entre leurs mains. » Elle n'a cessé de prier Dieu depuis que nous avons quitté l'école, et Dieu lui a dit que ces hommes sont mauvais, que nous devons fuir. Les secondes ont passé, et je le vois encore comme dans un mirage, cet écart entre les deux camions, Rebeka qui saisit une branche en surplomb, se balance puis saute. Je me dis, elle est quelque part sur le sol, morte, ou peut-être pas morte. J'ai manqué de cran, et par-dessus le marché un des chefs braille : « Si l'une de

vous saute, elle sera abattue.» Ils ont dû croire qu'elle était morte.

Les camions font des embardées et nous secouent de-ci de-là. Aïcha, qui somnolait depuis un moment, se réveille et crie le nom de sa mère. Arrachée à un rêve, elle se met à pleurer. L'une de nous lui plaque la main sur la bouche, sans quoi on sera toutes frappées. On est terrorisées. On n'a plus rien à balancer. On est trop loin pour qu'on retrouve nos traces.

*

Il n'y a plus que Babby et moi maintenant. Elle crie de la fosse de son ventre vide, des cris sauvages et rauques, et je lui dis : « Tu n'as ni nom ni père. » J'aboie après elle. Parfois j'ai envie de la tuer. Mes seins ont la taille de coquetiers, et elle tire sur les mamelons comme si elle aussi voulait me tuer. Nous cherchons un puits, parce que l'eau des fossés est glauque et boueuse. Elle a un goût infect. Nous buvons l'eau claire dans la cavité des gros rochers. Je la prends dans le creux de mes mains et elle la lape avidement, l'avale, au risque de s'étrangler. Nos instants de grâce, cette eau fraîche, qui trompent un moment la soif et le désespoir. Je n'ai aucune idée du jour, du mois ou de l'année. Tout ce que je sais, c'est que l'air est chargé de sable, du sable qui souffle depuis le Sahel, qui nous érafle les yeux et nous aveugle à moitié.

Où il n'y a pas d'arbres, la terre est ocre jaune, creusée de zigzags, tout un tableau, et les petites feuilles ourlées

commencent à pousser à la pointe des branches. La nuit, éveillée, je vois le ciel. Une immense étendue de ciel violet, une terre de beauté devenue lieu de misère. Tant de filles mortes. Morne murmure des arbres.

Je la couche, la tête posée sur un monticule. C'est le moment où elle dort. Je dors par bribes, par peur de ce qui pourrait nous arriver. Parfois je me réveille dans un rêve, les paupières humides, le rêve d'une personne que j'ai dû connaître ou même aimer. Mais ce n'est l'heure ni des souvenirs ni de l'apitoiement. À l'occasion, j'entends l'abolement des chiens au loin. Des jours que je n'ai aperçu le moindre être humain, et quand j'en verrai un, j'ai peur que ce soit pour nous traîner vers la fin la plus sanglante.

Je suis incapable de prier dans ma vieille langue, car ils nous ont bombardées de leurs prières, leurs édits, leur idéologie, leur haine, leur sainteté.